

Marie-Sabine Roger

dans les prairies étoilées

la brune au rouergue

Présentation

L'Artiste (moi), l'air inspiré et la mèche en bataille,
un muscat frais à point à portée de la main,
dessine sous les arbres, en marcel à trous-trous,
pour bien mettre en valeur ses pectoraux d'aquarelliste.
En fond de décor, Prune, en petit short blanc et lunettes de soleil,
répond aux critiques d'art venus par cars entiers et massés
derrière le portail, qui tentent d'apercevoir l'Artiste (moi),
et de saisir la portée universelle de cette création
en train de naître, là-bas, sous leurs yeux ébahis
et son trait magistral.

Prune et Merlin ont quitté la vie citadine pour une vieille ferme pleine de promesses et de travaux à faire, perdue dans la campagne. Auteur de bandes dessinées et aquarelliste animalier, Merlin pense accéder enfin au bonheur absolu. Mais la vie ouvre soudain un de ses chapitres sombres : son meilleur pote meurt, celui qui lui a inspiré son héros préféré et lui a apporté la gloire... Que va devenir l'univers de Merlin ?
Marie-Sabine Roger donne naissance à une tribu de personnages attachants et inattendus, et nous entraîne à sa suite dans l'imaginaire d'un artiste aux prises avec sa création.

Marie-Sabine Roger

Par l'auteur de La tête en friche *(adapté au cinéma par Jean Becker, avec Gérard Depardieu et Gisèle Casadesus),* Vivement l'avenir *(prix des Hebdos en région et prix Handi-Livres),* Bon rétablissement *(prix des lecteurs de L'Express, adapté au cinéma par Jean Becker, avec Gérard Lanvin), et* Trente-six chandelles*.*

Du même auteur

Attention Fragiles – Éditions du Seuil, 2000
Le ciel est immense – Le Relié, 2002
Une poignée d'argile – Éditions Thierry Magnier, 2003
La théorie du chien perché – Éditions Thierry Magnier, 2003
Le quatrième soupirail – Éditions Thierry Magnier, 2004
Un simple viol – Éditions Grasset, 2004
Les encombrants – Éditions Thierry Magnier, 2007
Et tu te soumettras à la loi de ton père – Éditions Thierry Magnier, 2008
La tête en friche – la brune, Rouergue, 2008
Il ne fait jamais noir en ville – Éditions Thierry Magnier, 2010
Vivement l'avenir – la brune, Rouergue, 2010
Bon rétablissement – la brune, Rouergue, 2012
Trente-six chandelles – la brune, Rouergue, 2014

Graphisme de couverture : Olivier Douzou
Illustration de couverture : © Ernst Haeckel, *Kunstformen der Natur*, 1899, Trochilidae. (Photo D.R.)
© Éditions du Rouergue, 2016
ISBN : 978-2-8126-1114-8
www.lerouergue.com

Marie-Sabine Roger

dans les prairies étoilées

la brune au rouergue

Pour ceux que j'aime,
et qui le savent,
Ce livre écrit sous le tilleul.

Ce monde est assez grand
pour y trouver nos rêves, Phoebe.
Il suffit d'aller les chercher.

Jim Oregon
in Wild Oregon, vol. 3
(La ballade de Phoebe Plum)

TAS DE PLANCHES

Sur lesquelles s'entassent, dans l'ordre et le désordre :
Une maison de rêve, une grange à retaper,
une anglaise typique, une fouine incontinente,
des truffes, et deux blaireaux.

Nous venions de trouver la maison depuis six mois à peine, Prune et moi.

LA maison.

Celle que nous avions cherchée sur Internet des jours et nuits durant – Prune, surtout, pour être honnête, car la perverse envie de se ruiner en impôts locaux venait plus d'elle que de moi.

Notre Maison. Home Sweet Home. Celle pour laquelle nous avions traversé maintes fois la France vers le Sud-Ouest en rêvant d'une chaumière de dessin animé pour finalement nous retrouver, après huit heures de route et un mauvais sandwich, devant de vieilles bicoques sans aucun intérêt, avant de retourner chez nous, déçus, désabusés, le poil terne et la croupe basse.

Jusqu'à ce jour de mai où, le long d'une route solitaire de campagne, après deux heures de départementales désertes et de chemins communaux pourris – alors que, tel David Vincent

dans la série *Les Envahisseurs*, nous cherchions un raccourci que jamais nous ne trouvâmes – nous dénichâmes enfin la perle rare, au bout d'un chemin sans issue.

C'était une ancienne ferme bâtie tout en longueur, *avec beaucoup de cachet*, comme dit dans l'annonce, qui promettait également sans vergogne des dépendances aménageables (deux granges aux toits plus creusés que l'échine d'un âne usé par une vie de charge). L'ensemble était jugé « habitable en l'état », ce qui n'était pas faux, si on décidait de ne tenir aucun compte de branchements électriques suicidaires, d'une plomberie fantaisiste (dont nous ne savions pas encore à quel point elle l'était), de sanitaires antiques, d'une fosse septique qui datait des Romains, de tapisseries des années soixante-dix à motifs hallucinogènes, et d'une mare boueuse à curer en urgence, que la dame de l'agence s'obstinait à qualifier d'« étang ».

Mais les maisons ont ceci de commun avec nous, les humains, qu'elles nous attirent, nous repoussent, ou nous laissent indifférents. Et parfois, c'est le coup de foudre, qui ne correspond jamais, ou presque, à nos critères. On pourrait dire pareil des histoires d'amour.

S'il en était autrement, Prune n'aurait pas parié un centime sur moi – dessinateur documentariste, métier en voie de disparition, et illustrateur BD à mes heures perdues, de loin les plus nombreuses et les seules rentables. Et de mon côté, je n'aurais pas jeté un seul regard sur ce drôle d'oiseau maigre qui avait passé trente ans à vendre de vieux zinzins sur les marchés aux puces et faisait du yoga en écoutant Pink Floyd.

Tout en nous faisant faire la visite des lieux au pas de charge, la dame de l'agence, une anglaise tonique, nous noyait sous un flot de paroles enjouées afin de détourner notre

attention des multiples détails qui n'étaient pas conformes, comme un chat recouvre de litière les petits excréments pudiquement laissés.

C'était bien inutile. On voyait parfaitement tout ce qui n'allait pas. On avait affûté notre œil, grâce aux soixante-trois visites précédentes. Rien ne nous échappait ou presque, désormais, des traces d'humidité aux tuiles ébréchées, en passant par les ponts thermiques, le manque d'isolation, les volumes à chauffer, les tailles des radiateurs, la finesse des vitres et la minceur des joints. Cette maison serait un gouffre, et nous allions y sauter à pieds joints.

Prune me regardait, avec cet air qu'elle a quand elle ne conçoit pas qu'on puisse lui dire non. Elle parcourait les pièces en tous sens, collait son nez aux fenêtres, tournait sur elle-même les yeux fermés, puis les rouvrait d'un coup pour se faire la surprise.

Elle s'imprégnait de l'ambiance, tirait des plans sur la comète, et j'étais collé derrière elle, assis sur le même tapis volant. Qu'est-ce que j'aurais pu faire ? Lui dire que mon talent en matière de travaux se bornerait sans doute à changer les ampoules ?

J'ai beau m'appeler Merlin – merci à mes parents et à monsieur Disney pour ce cadeau merveilleux qui a pourri mon enfance – ma magie est un peu impuissante, n'en déplaise à ma toute belle qui m'attribue sans hésiter des aptitudes que je n'ai pas.

La dame, qui avait flairé les clients potentiels, nous vantait avec un accent à la Jane Birkin toutes les charmes de le campagne, de le délicieuse terrasse, de la grande jardin, de le vue magnifique, de les petites sauvages animaux (et même

de les grosses, car il y avait du sanglier dans tous les bois environnants).

– Et aussi des chèvrefeuilles, *Oh my !… So, SO lovely !* avait-elle conclu avec un enthousiasme qui nous avait semblé quelque peu excessif envers une plante dont les fleurs délicates embaument l'air au crépuscule, certes, mais qui n'est pas si rare dans nos douces campagnes.

Lorsqu'elle avait ajouté, à notre grande surprise, que nous verrions souvent passer ces *lovely* chèvrefeuilles *so cute* sous nos fenêtres car « elles allaient manger la jardin du bas », nous avions un instant douté de sa santé mentale, pour finalement comprendre (après un échange surréaliste) qu'elle parlait des *chevreuils* qui, effectivement, pullulent dans la région.

Prune avait pris aussitôt son regard mort d'amour à paillettes, comment laisser passer une chose pareille : des chevreuils dans notre jardin.

Et *lovely*. Et *cute*.

On était en plein rêve.

Pourtant, après nombre concertations qui avaient duré des mois, nous avions pris de bonnes résolutions – dignes d'un jour de l'An : budgétiser notre projet, nous montrer réalistes, planifier les étapes. Autant d'objectifs louables que nous nous savions incapables d'atteindre.

Nos critères étaient les suivants : une maison de plain-pied, ni trop petite, ni trop grande, sans *aucuns* travaux à faire, mis à part les peintures – et encore –, qui soit à la campagne, mais très proche d'une ville importante. Quatre, cinq kilomètres, pas davantage.

Le beurre, l'argent du beurre, la tartine gratuite, et le sourire du crémier.

Nous avions sous les yeux une baraque d'environ trois cents mètres carrés, plus truffée d'escaliers qu'un donjon des Corbières, avec un chantier pharaonique en perspective – nos perspectives étant bien entendu du genre dit « à point de fuite ».

Le tout paumé à huit kilomètres sept cents de Sainte-Perpète (aucun commerce), et trente-deux de Bourg-les-Oies (boulangerie, café, charmante supérette fermée du samedi midi au mardi quatorze heures). Le premier voisin était à cinq cents mètres, il vivait à Paris et ne venait qu'en juillet, et la première « vraie » ville, à une heure de route.

On projetait déjà d'y passer nos week-ends, dès qu'on serait en manque de particules fines et de grandes enseignes.

La maison était agencée de façon originale. On aurait dit le résultat d'un défi imbécile jeté par un vantard à la fin d'un banquet : « Et combien vous pariez que je construis ma – *hupsss* – maison tout seul en trois semaines, sans avoir fait de – *hupsss* – plan ? »

Malgré tout (ou à cause de cela, justement ?) elle avait beaucoup de charme et, en particulier, trois grandes et belles pièces claires, orientées plein sud, dont une qui me servirait d'atelier, et je savais déjà à quel endroit précis je poserais ma planche à dessin.

Dans la deuxième pièce, nous ferions une chambre d'amoureux, grande ouverte sur le jardin. Dans la troisième, débordant largement sur la grange, Prune voyait un immense séjour sur différents niveaux, avec au sol de grands carreaux d'ardoise, des ocres douces sur les murs, une cheminée ouverte sur un foyer central. *Maison & Travaux*, donc.

Mais en plus magistral.

Le jardin était dit « anglais » – par opposition aux jardins « à la française », reconnaissables à leur symétrie rigide, leur coupe

militaire bien dégagée au-dessus des oreilles, leur absence de fantaisie, et leurs alignements un poil obsessionnels.

Ici, c'était un harmonieux et poétique foutoir. Il y avait une vue magnifique, des arbres somptueux, et un concours de merles pour l'Orchestre de France. Un petit vent très doux faisait chuchoter en chœur les feuilles du tilleul et les branches du saule et, le long des vieux murs, c'était une profusion de beaux rosiers anciens dans tous les tons de rouges, et de pivoines arbustives, du rose le plus pâle jusqu'au plus soutenu.

On était fous comme des belettes, complètement surexcités.

On allait percer des fenêtres, ouvrir des portes, mettre des chiens assis sur les toits rénovés, et des chats allongés sur nos coussins de plumes, on casserait des murs, on ferait une véranda, on laisserait entrer de l'air, de l'air, de la lumière. Les dépendances doubleraient au bas mot la surface habitable, bien suffisante déjà.

Dans la première grange, aucune hésitation : on ferait une salle de projection, pour se servir enfin des deux rangées de strapontins – en velours bleu nuit étoilée – que nous avions achetées sur un coup de folie dans une salle des ventes et puis entreposées depuis plus de trois ans dans le garage d'un ami qui ne le resterait plus longtemps, si on ne l'en débarrassait pas.

Dans la deuxième grange, une salle de gym et tout le matériel pour se faire des muscles, si un jour, par miracle, nous devenions sportifs.

En haut, une mezzanine pour faire du yoga. Là, un petit studio pour recevoir nos amis.

Une cuisine d'été. Une grande terrasse. Un patio andalou. Un cloître cistercien.

Ceci ici, et cela là.

La dame de l'agence approuvait avec enthousiasme, de la tête, du cou, du buste tout entier, un sourire en dentier accroché de travers sur son visage rose, tout en nous poussant des deux mains vers la pente glissante du surendettement.

Un sauna serait bien. Ou une piscine intérieure, peut-être ?

D'anciens clients à elle avaient fait « un petit chose » dans ce style, et le résultat était… *Oh dear ! Oh my !…* Elle n'avait pas les mots.

Le souffle suspendu, les yeux remplis d'étoiles, on croyait la voir, oh oui ! on la voyait, cette piscine à débordement, dans la petite grange nouvellement couverte d'une belle charpente, les murs chaulés de blanc, l'immense baie vitrée donnant sur la campagne, les bois et les collines.

Une piscine, voilà, c'est ce qu'il nous manquait.

Prune avait eu un coup de cœur pour l'immense cuisine au plancher couleur miel. Elle y était revenue dix fois au cours de la visite. Elle qui est très forte en omelettes, poissons panés et riz collant, prévoyait d'acquérir un grand îlot central, une cuisinière de restaurant, et toute une collection de faitouts et de poêles. Elle prenait des mesures imprécises avec la paume de sa main, photographiait chaque mur et chaque angle avec son téléphone. Elle dansait sur place, se trémoussait de joie, chantonnait sans s'en rendre compte.

Pour me signifier en toute discrétion que son choix était arrêté (ce serait cette maison ou rien – si j'étais d'accord avec elle, bien sûr, mais j'avais intérêt à l'être), elle m'adressait les signes de connivence convenus entre nous juste avant la visite – un regard au plafond, suivi d'un étirement du lobe de l'oreille – auxquels je répondais le plus sobrement possible

– un frottement de nez, un bâillement retenu – cependant que la dame de l'agence, discrétion britannique oblige, faisait semblant de ne pas voir nos deux belles têtes de blaireaux.

Cette maison me plaisait, elle plaisait à ma belle. Elle nous promettait des saisons de bonheur. Et j'aime tant voir ma douce enthousiaste, avec ce grain de sel et de piment oiseau qu'elle met dans sa folie, et qui me la rend indispensable comme l'air que je bois et l'eau que je respire. Dans mon atelier personnel, tout de suite à gauche en entrant dans ma boîte crânienne, j'ai au moins cent quinze volumes de la série Ma Prune, sur lesquels je travaille, chaque jour, chaque nuit.

Ce matin-là, je la regardais s'agiter, s'emballer, nidifier le décor dans sa tête, à grands coups de conditionnels qui résonnaient plutôt comme des impératifs (on mettrait un buffet ici, on placerait des étagères là). Moi, j'étais à la fois tout près et très loin d'elle, en train d'arpenter le futur à grands pas, de m'en faire un flipbook à usage personnel.

Prune sillonne les marchés de la région,
un grand panier d'osier calé au pli du coude,
pour marchander le prix de la truffe auprès de producteurs
à la moustache altière, vêtus de pantalons de rude toile bleue,
et de chemises de bûcherons.

Ou bien

Prune, en tablier à petits carreaux vichy,
armée d'une écumoire et d'une cuillère en bois,
touille dans un chaudron de cuivre aussi grand qu'elle.
Elle est cernée d'étagères immenses,
couvertes de bocaux de confitures maison,

sur lesquels, quels que soient les fruits,
on peut lire en cursive à l'ancienne :
« Confiture de Prune »

Ou encore

Prune – un Économe géant à la main –
épluche frénétiquement tout ce qui passe à sa portée.
Devant elle, sur la table, un monceau de légumes
et de pelures diverses. Une partie de la queue fraîchement
déhoussée, le chat Chausson tire la gueule,
planqué derrière les étagères.

– Tu en dis quoi ?

Prune s'était collée à mon torse puissant et me regardait par en dessous (je ne vois pas comment elle ferait autrement, avec son mètre cinquante-sept ridicule quand, moi, j'atteins sans peine le mètre soixante-huit, en bon mâle dominant). Elle plissait les yeux, me souriait, chuchotait : « Elle est bien, non ? » tout en guettant de l'œil la dame de l'agence, qui venait à l'instant de dire, l'air de rien, qu'une autre de ses clients trouvait ce maison très splendide, et la petite jardin *gorgeous, magnificent, « siouperbe »*, mais qu'elle ne voulait pas nous mettre le pression.

– Oui, vraiment bien ! j'avais dit à ma douce, dans un murmure soyeux et doux comme un ressac qui serait venu mourir de sa petite mort dans la conque adorée de son oreille rose, bordée comme il se doit par le tragus, l'antitragus et l'hélix. *(Voir planches IV et VI du Précis d'anatomie et physiologie de l'oreille/chapitre I/Oreille externe, ill. Merlin Deschamps.)*

Nous étions revenus visiter la maison une seconde fois, le lendemain matin. Peut-être qu'en la revoyant, nous pourrions nous convaincre à temps qu'il s'agissait d'un mauvais choix ?

Mais non. Le jardin était un festival de fleurs dépareillées, de merles sous acide et d'abeilles enjôleuses. Le soleil baignait à flots mon futur atelier.

En repartant, nous avions refermé le portail avec la mine imbécile et comblée de jeunes parents à la maternité, avant de retourner dans notre appartement parfaitement fonctionnel, donnant sur une vie citadine et morose.

On a signé trois mois plus tard. Entre-temps, nous avions essayé de chiffrer les travaux, qui triplaient au bas mot le prix de la maison, ce qui était inenvisageable : il ne nous resterait plus rien, ou presque, une fois les frais de notaire payés.

On s'était consolés avec philosophie : les choses se feraient à leur rythme, il faut savoir attendre pour pouvoir apprécier, peu de choses sont indispensables et surtout pas une salle de gym, ou bien de cinéma.

Une piscine, pour quoi faire ? Prune préférait la mer, et je n'aimais pas l'eau.

Passé les affres du déménagement, le nombre monstrueux de cartons et de caisses, la découverte un peu tardive que la maison n'avait aucun rangement ni placard, mais qu'elle possédait, par contre, un réseau internet des plus calamiteux, une fouine logée dans les combles, qui compissait le plafond toujours au même endroit, et une colonie de souris hystériques

qui traversaient le couloir à la tombée de la nuit en faisant rouler devant elles des noix glanées dans le jardin – sans compter un élevage de scutigères véloces, communément appelées « mille-pattes », qui faisaient pousser des hurlements à Prune au moins dix fois par jour, et la précipitaient dans mes bras musculeux (ce dernier point est inexact) –, passé ceci, cela, le reste, donc, on se dépensait joyeusement depuis un nombre conséquent de semaines dans une frénésie de peinture de portes et de fenêtres, et de lessivage de planchers et de murs, à croire qu'un bébé allait naître.

Prune a quarante-neuf ans et j'en ai huit de plus. Pas certain qu'on se reproduise.

J'adorais l'avenir que nous aurions ici.

J'en crayonnais déjà de multiples vignettes, dans le coin de ma tête qui sert de tableau noir :

L'Artiste (moi), l'air inspiré et la mèche en bataille,
un muscat frais à point à portée de la main, dessine
sous les arbres, en marcel à trous-trous, pour bien mettre
en valeur ses pectoraux d'aquarelliste.
En fond de décor, Prune, en petit short blanc et lunettes de soleil,
répond aux critiques d'art venus par cars entiers et massés
derrière le portail, qui tentent d'apercevoir l'Artiste (moi),
et de saisir la portée universelle de cette création
en train de naître, là-bas, sous leurs yeux ébahis
et son trait magistral.

Oui, foin de modestie, dans cette maison, je le sentais, j'aurais la main précise, le tracé assuré, je laisserais enfin

apparaître aux yeux du monde ce que j'étais depuis toujours aux tréfonds de moi-même : une savante et puissante alchimie de Léonard [1], Albrecht [2], Jean [3], et Michel [4], aux talents sublimés par ma touche personnelle.

Entre deux planches pour *La Grande Encyclopédie des oiseaux d'Europe (tome IV : Les passeriformes – paridés, aegithalidés et fringillidés)* sur laquelle je bossais depuis presque deux ans, je repartirais pour un nouveau volume de ma série BD, Wild Oregon.

Wild Oregon est mon œuvre majeure. C'est une utopie maussade, ou une dystopie joyeuse, selon que l'on voit le verre de la vie à moitié vide ou plein (« *half full or half empty* », pour mes dix lecteurs anglophones). Un univers totalement déjanté, entre le western traditionnel et la fantasy la plus pure, dans lequel mon justicier, Jim Oregon, poursuit inlassablement les méchants de tous bords, dans des histoires au cours desquelles le burlesque se mêle au polar noir, sur fond de science-fiction un poil écologique. C'est un genre à part entière dont je pense être l'inventeur et que je n'hésiterais donc pas à qualifier de nouveau, nonobstant certains critiques au jugement paresseux qui l'estiment bâtard et déjà vu mille fois, au prétexte que mon travail mélange sans scrupules le réel et l'imaginaire, une vraie auberge espagnole, dans laquelle on trouve même de quoi rire et pleurer. Il me semble exigeant et lucide au contraire, à l'image de la vraie vie qui, comme chacun le sait, nous surprend à sourire dans les enterrements, et nous rend nostalgiques aux mariages et baptêmes.

---

1 De Vinci.

2 Dürer.

3 Giraud (alias Moebius).

4 -Ange.

J'y mêle différents traits, différentes techniques, quelques planches d'anatomie (je suis documentariste avant tout, une vie d'encyclopédie s'empoussière derrière moi). Je fais des recherches pendant des heures sur des détails que je brosse finalement à grands traits lâchés, et je plante avec minutie d'obscurs mondes imaginaires.

Je suis spécialisé dans la précision vague et dans l'exactitude floue.

Je ne m'appelle pas Merlin pour des prunes – et pas uniquement pour ma Prune non plus –, je crois en ma mission : réenchanter le monde.

Quoi qu'il en soit, ma série Wild Oregon est devenue un succès quasiment planétaire puisque, outre la France métropolitaine et les territoires d'outre-mer, je suis désormais traduit en monégasque, luxembourgeois, québécois – et même, depuis peu, en Suisse, dans les cantons de Vaud, Genève, Neuchâtel et du Jura – et lu par des lecteurs béninois, gabonais, andorrans, togolais, sénégalais, burkinabés, maliens, ivoiriens, ainsi qu'en Ontario, au Nouveau-Brunswick, dans le Nunavut, en Mauritanie, Tunisie, Louisiane, Centrafrique, en Haïti, au Tchad, en Algérie, au Cambodge, au Burundi, au Congo (Brazzaville), au Congo (Kinshasa), au Niger, en Guinée-Conakry, en Guinée équatoriale, aux Seychelles, au Rwanda, à Madagascar, Maurice, Djibouti, aux Comores, au Laos, au Maroc, dans la vallée d'Aoste, à Llívia, dans les Territoires du Nord-Ouest canadien, au Liban, au Cameroun, ainsi qu'à Vanuatu.

Combien d'auteurs français peuvent en dire autant ?

Entre deux ponçages de planches, vissages d'étagères et ragréages de sol, poussé au train par une Prune énergique qui avait aussitôt endossé les rôles de chef de chantier, conducteur de travaux, ouvrier qualifié, décoratrice, cantinière et lingère, j'attendais depuis trois semaines l'arrivée de mon dernier opus, *Chanson pour Jenny Pearl*, le tome XIII de Wild Oregon. Sans aucune modestie, je n'étais pas mécontent.

L'histoire débutait à Leaving Station, l'antique gare de départ de la ville de Backwater pour les voyages stellaires vers les Mondes Éperdus. Jim Oregon, mon héros légendaire, devait y prendre en charge un convoi de prisonniers à destination du bagne d'Oblivion, une expédition de plusieurs mois dans les froides contrées stellaires, ainsi qu'il l'avait fait déjà dans le tome IV, *Pas de pardon pour Ruthless John.*

Comme toujours, j'avais privilégié les noms anglais, dans l'espoir secret d'une traduction qui tardait à venir, et

en hommage aux innombrables westerns dont je m'étais nourri, enfant, et qui avaient largement influencé mon imaginaire.

Dans mon dernier album, on faisait plus ample connaissance avec Jenny Pearl, un nouveau personnage féminin, légèrement psychopathe, à peine entr'aperçu à la fin du tome précédent. Elle était belle, BD oblige.

Trompant la vigilance du vieux Jim Bear Oregon, qui pourtant en avait vu d'autres, elle réussissait à s'évader à la station de Nohope, après six pages seulement et l'assassinat de trois de ses codétenus de la plus atroce des façons, que les lecteurs avides de monstruosités découvriraient en lisant ce prochain album, très bientôt chez les bons libraires.

Dans sa cavale, elle échouait au Farting Louse, sinistre cabaret qui servait de maison close, dans lequel sa trajectoire croisait celle du Chanteur, un autre fou furieux découvert dans le tome IX, *La mort chante derrière toi*, qui avait pour habitude de composer des ballades nostalgiques pour ses futures victimes, avant de les égorger avec une clé de fa.

Il me tardait de voir le rendu des couleurs, comme toujours. La couleur est une composante essentielle du travail de l'illustrateur. Une impression ratée peut quasiment réduire à néant des mois de boulot. J'avais réussi à me rendre à l'imprimerie au moment du tirage, j'en étais reparti plutôt confiant, l'équipe était professionnelle, le calage parfait, le résultat paraissait bon.

Il n'empêche, j'étais anxieux. Ce n'est pas rare chez les artistes.

En attendant, pour tromper – sans succès – mon impatience grandissante, une fois terminée ma journée de travaux, je commençais ma journée de travail, car il ne se ferait pas tout seul.

Je m'étais replongé dans mes fringillidés et autres passereaux, afin d'avancer ma participation au tome IV de *La Grande Encyclopédie des oiseaux d'Europe* (dont il était prévu de publier huit tomes). Je passais des heures à ma table, le nez plongé dans les plumes, à soigner de façon maniaque les variations de teintes, taches et mouchetures des rémiges, tectrices et autres couvertures qui sont, comme chacun le sait, les noms des différentes plumes qui s'agencent et qui se recouvrent le long des ailes des oiseaux.

Prune respectait ma cadence, habituée qu'elle est à mes croisières en solitaire dans le fouillis de mon cerveau. Depuis quinze ans – déjà ? – que nous vivons ensemble, elle connaît mes divers visages. Elle sait à quel moment j'enfile la tenue du documentariste, elle le devine sans surprise aux piles de documents divers et d'encyclopédies qui envahissent l'atelier, la table de la cuisine et la zone comprise entre mon côté du lit et la commode en bois peint, ainsi qu'aux heures passées dans le jardin à faire des croquis ou prendre des clichés d'une patte ou d'une aile, ou derrière mon écran, à chercher sans relâche toutes les vidéos et toutes les photos qui pourront me montrer avec précision les bandes tricolores, noires, blanches et rousses, qui bordent la bavette de la gorgebleue à miroir *(Luscinia svecica)*.

Sans parler de mes journées d'affût en forêt ou campagne, les seules pour lesquelles j'accepte de me lever aux aurores, pour ensuite demeurer camouflé de l'aube au crépuscule sous ma tente à trois pans, la figure plus peinturlurée qu'un bleubite en manœuvre, affublé d'un poncho de randonnée ridicule, mes appareils photo aux divers objectifs et mes carnets de route à portée de la main.